

devant eux une longue bourse, qui contenait cet or, il leur dit :

— Servez-moi bien jusqu'au dernier moment... vous serez payés, je vous l'affirme, et, si je suis content de vous je joindrai au montant de vos gages une ample gratification... comptez d'ailleurs qu'avant une année ma fortune sera refaite, plus brillante que jamais, et que je vous reprendrai tous à mon service...

Ces affirmations si positives, jointes à l'harmonie métallique des louis agités rassurèrent les valets, qui, depuis quelques jours, s'inquiétaient et devenaient moins exacts dans leur service et moins respectueux dans leur attitude.

Certains désormais ou, ce qui revient au même, se croyant certain de ne rien perdre ils résolurent d'un commun accord de prendre le parti de leur maître contre les créanciers, et de mériter, par un redoublement de zèle, ses bonnes grâces et ses libéralités.

Sur ces entrefaites, Roland reçut la nouvelle que le marquis d'Hérouville venait de revenir à Paris.

— Je vais me perdre dans l'obscurité et dans l'oubli ! murmura-t-il, mais auparavant je serai vengé, et mon ennemi aura disparu dans la tombe.

L'hôtel de Tancrede était situé rue Saint-Dominique.

Roland prit des informations et il apprit que deux fois par semaine, le soir, M. d'Hérouville montait à cheval pour se rendre, suivi d'un seul domestique, au château que sa sœur, la duchesse de Randan, possédait à six lieues de Paris, sur les bords de la Seine, dans la direction de Fontainebleau.

La duchesse, veuve à vingt-quatre ans d'un grand seigneur immensément riche, avait auprès d'elle sa toute jeune sœur, Mathilde d'Hérouville, une enfant encore, car elle comptait treize ans tout au plus. Elle servait de mère à Mathilde qui n'avait jamais connu la sienne.

Rien ne se pouvait imaginer de plus charmant, de plus candide, et en même temps de plus spirituel que cette petite fille. Tancrede l'adorait, il aurait voulu pouvoir ne s'en séparer jamais, il se préoccupait de son avenir et déjà lui cherchait un mari futur parmi l'élite de la jeune noblesse.

Deux routes conduisaient au château de Randan. L'une, route royale, située sur la rive droite de la Seine, bien entretenue, très fréquentée, et décrivant de nombreux détours. Une avenue, plantée d'une rangée quadruple de tilleuls séculaires la reliait à la grille du parc.

L'autre voie de communication était un chemin de traverse, placé sur la rive gauche, très étroit, fertile en ornières, tracé tant bien que mal au milieu des champs et des bois, et abrégant la distance de près de deux lieues.

Tancrede, dont les chevaux arabes étaient incomparables pour la rapidité de leur allure et la sûreté de leurs pieds, prenait de préférence le chemin qui le conduisait à son but en moins d'une heure.

Arrivé en face du château, il s'en trouvait encore séparé par la Seine, très large et très profonde en cet endroit.

Il appelait alors le passeur, et ce dernier, généralement endormi, se levait, s'habillait à la hâte, sortait de sa cabane et détachait le bac sur lequel Tancrede s'élançait, toujours à cheval, au grand effroi du bonhomme qui soutenait, non sans quelque apparence de raison, que son bateau plat, de petites dimensions, fabriqué tout exprès pour le transport des paysans, finirait un jour ou l'autre par chavirer sous le poids insolite et sous les mouvements brusques de deux chevaux ardents et nerveux.

— Eh bien ! répliquait le marquis en riant, si la Seine, par ma faute, engloutit ton bac, je t'en ferai faire un autre tout neuf. Tu vois donc que tu ne pourras que gagner au change.

— Mon bon seigneur, répondait l'homme, ça n'est pas ça qui m'inquiète, madame la duchesse et vous, c'est connu, vous êtes des nobles bien justes et bien généreux... Mais ce beau bac tout neuf, je ne le verrais pas...

— Pourquoi donc ?

— Parce que je serais *neyé*...

— Tu ne sais pas nager ?

— Comme un chien de plomb, mon bon seigneur.

— Eh bien, moi, je nage comme un terre-neuve, et, si tu coules, je te promets de te retirer... te voilà tranquille, j'espère.

Le bonhomme gardait le silence, mais il hochait la tête d'un air mal convaincu, tout en manœuvrant habilement la longue corde qui traversait la Seine, et en faisant glisser le bac sous les eaux.

Tancrede descendait sur l'autre bord et payait d'une façon toute princière, non-seulement le service rendu, mais encore les terreurs du bonhomme.

Instruit de quelques-uns de ces détails, le baron de Lascars eut aux lèvres un sourire d'une expression infernale.

— Marquis d'Hérouville, maintenant je te tiens, se dit-il à lui-même, et, aussi vrai que je m'appelle Roland de Lascars, cette fois tu ne m'échapperas pas !...

La soir de ce même jour, vers neuf heures, le baron, parfaitement déguisé, se rendit au cabaret de Sauvageon, dans lequel nous avons conduit nos lecteurs pendant la soirée du 29 mai.

Cinq ou six hommes, assis aux petites tables de bois blanc, buvaient et fumaient, en se livrant à une conversation bruyante pleine de formules énergiques et argothiques.

Au moment où Lascars franchit le seuil, cette conversation s'interrompit soudainement et fut remplacée par le silence le plus complet.

En même temps les regards des buveurs, tournés vers le nouveau venu avec une expression peu bienveillante, lui prouvèrent qu'il était l'objet d'une défiance absolue.

Roland s'aperçut à merveille de l'impression produite par son entrée, mais il ne s'en inquiéta point et, s'asseyant devant une table isolée, il demanda de l'eau-de-vie...

— C'est vous qu'on appelle Sauvageon ? dit-il ensuite d'une voix très basse au cabaretier qui venait de le servir.

— C'est moi qui suis Sauvageon... répondit le petit homme. Qu'est-ce que vous me voulez ?...

— Obtenir de vous un renseignement...

— Un renseignement ! répéta Sauvageon à haute voix, en échangeant un regard significatif avec les hôtes de son cabaret, va pour le renseignement... de quoi s'agit-il ?

— D'un homme qui vient ici presque chaque jour, et que j'ai besoin de voir ce soir même...

— Comment appelez-vous cet homme ?...

— Huber. Savez-vous s'il doit venir, et pouvez-vous m'indiquer l'endroit où je serai certain de le rencontrer cette nuit ?...

— Vous vous adressez mal, répondit Sauvageon avec une indifférence affectée, je ne connais personne qui s'appelle comme vous dites...

— C'est impossible...

— Pourquoi ?

— Je sais très positivement qu'Huber est de vos habitués, et j'ai eu déjà rendez-vous ici, avec lui.

— Alors, demanda le cabaretier, vous prétendez le connaître ?

— Je le prétends, parce que c'est vrai...

— Dans ce cas, regardez autour de vous, et voyez si l'un de ces hommes est celui que vous cherchez...

— Inutile, répondit Lascars, c'est dans les ténèbres qu'Huber et moi nous nous sommes rencontrés, et par conséquent, son visage m'est inconnu...

Les buveurs écoutaient attentivement ce dialogue, et, quoiqu'il eût lieu à voix basse, ils n'en perdaient pas une syllabe.

Les dernières paroles de Lascars furent accueillies par un éclat de rire universel.

En même temps un homme court et massif, aux épaules larges, à la figure de boule-dogue, quitta la place qu'il occupait, vint se poser carrément devant le baron, et lui dit d'un ton brutal et gouguenard :

— Mille cornes du diable, si M. de Sartines nous envoyait toujours des espions de ta force, nous pourrions dormir sur nos deux oreilles !... Tu ne sais pas ton métier, mon bon garçon, et tu ne le sauras jamais, faute de temps pour l'apprendre, car d'ici à deux minutes tu vas faire dans la Seine un fort joli plongeon, avec une pierre au cou suffisamment lourde pour t'empêcher de remonter.

Lascars ne parut point intimidé par cette menace.

— C'est vous qui êtes Huber... dit-il, je vous reconnais à la voix...

— Dans ce cas, reprit le chef des Lapins (car en effet c'était bien lui), dépêches-toi de me regarder, pour me reconnaître dans l'autre monde, attention, vous autres !... une !... deux !... y sommes-nous ?

— Nous y sommes — répondirent les buveurs, qui venaient d'entourer Lascars avec une rapidité foudroyante, de le saisir, de le soulever, et qui l'étreignaient de manière à paralyser de sa part toute tentative de résistance.

Le baron comprit qu'un péril très sérieux et très immédiat le menaçait.

— Prenez garde à ce que vous allez faire !... s'écria-t-il, vous me prenez pour un espion et je suis un des vôtres... c'est moi qui ai traité avec Huber, sur la grève, à vingt pas d'ici, dans la soirée du 29 mai...

— Quel était le mot d'ordre ? demanda-t-il.

— Je viens du Nord, et j'arrive à Versailles ; pardieu !... répliqua Lascars.

— Cornes du diable ! il fallait donc le dire tout de suite ! un peu plus et vous étiez noyé !... Rendez la liberté à monsieur, mes petits lapins...

Les lieutenants d'Huber obéirent à l'instant même, et Lascars rentra en possession de sa personne.

— C'est très désagréable, ce qui vient de vous arriver, mon cher monsieur... reprit le bandit, désagréable pour moi tout autant que pour vous, croyez-le bien, et je ne me consolerais point si je vous avais fait jeter à l'eau tout à l'heure, ainsi qu'il s'en est manqué de bien peu ; mais, franchement, c'est votre faute... Une autre fois, quand vous viendrez m'importe où trouver de bons garçons commencez par vous faire reconnaître, et ne courez plus le risque de passer pour ce que vous n'êtes pas... vous en connaissez les inconvénients.

— Merci de l'avis... répondit Lascars, j'en profiterai, soyez-en certain.

— Et maintenant, continua Huber, parlons un peu de ce qui vous amène, car je ne suppose pas que vous soyez venu me relancer sans motif.

— Et vous avez parfaitement raison.

— De quoi s'agit-il ?

— J'ai besoin de vous.

— C'est au mieux... je suis à votre entière disposition, avec mes lapins, moyennant un prix raisonnable, bien entendu.

— Vous serez largement payés.

— Cela étant, regardez la chose comme conclue. En quoi pourrions nous vous être utiles ?...

— J'ai un ennemi... commença Roland.

— Et vous désirez vous débarrasser de lui... interrompit Huber, rien au monde n'est plus naturel et plus légitime ; nous vous débarrasserons, cher monsieur, gardez-vous d'en douter ! Le personnage en question est-il gentilhomme ?

— Oui.

— Il vous en coûtera quelque chose de plus que s'il s'agissait d'un simple bourgeois, c'est dans le tarif.

— Peu m'importe.

— Oh ! je sais que vous êtes rond en affaires... Est-ce à Paris que nous aurons à travailler ?

— Non.

— Où donc, alors ?...

— A quatre lieues d'ici, environ... sur les bords de la Seine... un peu au-dessus de Villeneuve-Saint-Georges.

— Seulement quatre lieues !... les frais de déplacement seront peu de chose... y aura-t-il des murailles à franchir ?... des portes à briser ?

— Rien de tout cela... il ne s'agira que d'attendre notre homme au passage et de ne le point laisser échapper...

— Sera-t-il seul ?

— Il n'y aura qu'un domestique avec lui...

— Maître et valet armés jusqu'aux dents, sans doute ?

— Point d'autres armes qu'une épée.

— Le gentilhomme est donc sans défiance !

— Tout à fait.

— L'imprudent !... tel que vous me voyez, moi, j'ai passé ma vie à me défier des hommes et des choses, du connu et de l'inconnu, et je m'en suis bien trouvé... L'attaque aura-t-elle lieu le jour ou la nuit ?